

Christine
Féret-Fleury

La fille
qui lisait
dans le
métro

DENOËL

DU MÊME AUTEUR

Les vagues sont douces comme des tigres, Arléa (prix Antigone 1999)

L'Évier, Arléa

Sept Péchés, Arléa

Dans le miroir, Gallimard

La Tour du silence, Flammarion

J'ai suivi la ligne bleue, Le Rouergue

La Trace, Hachette

Au Bois dormant, Hachette

Atlantis, Hachette (avec Madeleine Féret-Fleury)

Sous la vague avec Hokusai, Oskar

Je suis en Chine, Oskar

Le Temps des cerises, Gallimard/Mon Histoire

S.O.S. Titanic, Gallimard/Mon Histoire

Les Cendres de Pompéi, Gallimard/Mon Histoire

La Chanteuse de Vivaldi, Gallimard/Mon Histoire

Comédienne de Molière, Gallimard/Mon Histoire

Les Intrigantes, Hachette

Candidate, Hachette

Christine Féret-Fleury

La Fille qui lisait
dans le métro

roman

DENOËL

*Pour Guillaume et Madeleine, mes éditions princeps...
Et pour toi, petit Robin, venu au monde
alors que j'écrivais les dernières phrases de ce roman.
Que ces « amis de papier » – les livres – t'accompagnent
fidèlement, pour te réjouir et te consoler,
tout au long de ta vie!*

«J'ai toujours imaginé que le paradis serait
une sorte de bibliothèque.»

Jorge Luis BORGES, *L'Aleph*

L'homme au chapeau vert montait toujours à Bercy, toujours par la porte de tête du wagon, pour descendre par cette même porte à La Motte-Picquet-Grenelle dix-sept minutes plus tard très exactement – les jours où arrêts, sonneries et claquements métalliques se succédaient avec régularité, les jours sans affluence exceptionnelle, sans accidents, sans alertes, sans grève, sans arrêts pour régulation du trafic. Les jours ordinaires. Ces jours où l'on a l'impression de faire partie d'une machinerie bien huilée, un grand corps mécanique où chacun, bon gré mal gré, trouve sa place et tient son rôle.

Ces jours où Juliette, à l'abri derrière ses lunettes de soleil en forme de papillon et sa grosse écharpe tricotée par mémé Adrienne en 1975 pour sa fille, une écharpe de deux mètres cinquante en comptant juste, d'un bleu passé, celui des cimes lointaines à sept heures du soir en été, et encore pas n'importe où, sur les hauteurs de Prades en regardant vers le Canigou, se demandait si son existence avait plus

d'importance, en ce monde, que celle de l'araignée qu'elle avait noyée le matin même dans sa douche.

Elle n'aimait pas ça – braquer le jet sur le petit corps noir et velu, regarder du coin de l'œil les pattes fines s'agiter frénétiquement puis se replier d'un coup, voir l'insecte tourner, aussi léger et insignifiant qu'un brin de laine arraché à son pull préféré, jusqu'à ce que l'eau l'entraîne sous la bonde aussitôt refermée d'une tape énergique.

Des assassinats en série. Chaque jour elles remontaient, les araignées, émergeaient des canalisations après un périple aux débuts incertains. Étaient-ce toujours les mêmes qui, une fois projetées dans ces profondeurs obscures, difficiles à imaginer, ces entrailles de la ville semblables à un immense réservoir de vie grouillante et puante, se déplaçaient, ressuscitaient, puis reprenaient une ascension presque toujours vouée à l'échec? Juliette, meurtrière coupable et écœurée, se voyait sous les traits d'une divinité impitoyable, distraite pourtant, ou trop occupée la plupart du temps pour remplir sa mission, veillant par intermittence sur la bouche d'accès aux Enfers.

Qu'espéraient les araignées, une fois à pied sec – si l'on pouvait dire? Quel voyage avaient-elles décidé d'entreprendre, et dans quel but?

L'homme au chapeau vert aurait peut-être pu lui donner la réponse, si Juliette avait osé l'interroger. Chaque matin, il ouvrait son cartable et en tirait un livre enveloppé d'un fin papier presque transparent, tirant lui aussi sur le vert, dont il déplaçait les coins avec des gestes lents, précis. Puis

il glissait un doigt entre deux pages déjà séparées par une bande du même papier et commençait sa lecture.

Le livre avait pour titre: *Histoire des insectes utiles à l'homme, aux animaux et aux arts, à laquelle on a joint un supplément sur la destruction des insectes nuisibles.*

Il caressait la reliure de cuir moucheté, le dos orné de filets dorés où le titre se détachait sur fond rouge.

Il l'ouvrait, l'approchait de son visage, le humait, les yeux mi-clos.

Il en lisait deux ou trois pages, pas plus, à la façon d'un gourmet dégustant des choux à la crème à l'aide d'une toute petite cuillère d'argent. Sur son visage se dessinait un sourire énigmatique et satisfait – celui que Juliette, fascinée, imaginait associé au Chat du Cheshire d'*Alice au pays des merveilles*. À cause du dessin animé.

Ce sourire, à la station Cambronne, s'effaçait pour laisser place à une expression de regret désappointé; il repliait le papier, replaçait l'ouvrage dans sa serviette dont il faisait claquer les fermoirs. Et se levait. Pas une fois il n'avait posé son regard sur Juliette, qui, assise en face de lui – ou debout, cramponnée à la barre lustrée chaque jour par des centaines de paumes gantées ou non –, le dévorait des yeux.

Il s'éloignait à petits pas, très droit dans son manteau boutonné jusqu'au cou, son chapeau incliné sur le sourcil gauche.

Sans ce chapeau, sans ce sourire, sans ce cartable où il enfermait son trésor, Juliette ne l'aurait probablement pas reconnu. C'était un homme comme on en voit tant, ni

beau ni laid, ni attirant ni antipathique. Un peu gros, d'un âge incertain, enfin, certain, pour parler par clichés.

Un homme.

Ou plutôt : un lecteur.

« L'abeille, le ver à soie, le kermès, la cochenille, l'écrevisse, les cloportes, les cantharides, les sangsues... »

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Juliette, qui chantonait, sursauta.

— Oh ! Rien. Un genre de comptine... J'essayais de me rappeler les noms...

— J'ai reçu les résultats du DPE pour l'appartement du boulevard Voltaire, lui signala Chloé, qui n'avait pas écouté. C'est toi qui as le dossier ?

Juliette hocha la tête avec un temps de retard. Elle pensait encore à l'homme au livre vert, aux insectes, aux araignées – elle en avait noyé deux ce matin.

— Donne. Je vais les classer, dit-elle.

Elle fit pivoter sa chaise, tira une chemise du rayonnage qui masquait tout un mur du bureau, y glissa les feuilles. Le carton, remarqua-t-elle, était d'un jaune pisseux. On ne pouvait pas faire plus triste. Le mur entier, gondolé, hérissé d'étiquettes qui se décollaient aux coins, semblait prêt à se déverser sur elle telle une avalanche de vase. Juliette ferma les yeux, imagina le clapotement, les bulles de gaz crevant à la surface – l'odeur, et se pinça énergiquement le nez pour réprimer la nausée qui montait.

— Qu'est-ce que tu as? demanda Chloé.

Juliette haussa les épaules.

— Tu es enceinte? insista sa collègue.

— Pas du tout. Mais je me demande comment tu fais pour travailler en face de ça... c'est écœurant, cette couleur.

Chloé la fixa, les yeux ronds.

— Écœurant, répéta-t-elle en détachant les syllabes. Tu déconnes, là. J'ai entendu bien des trucs dingues, mais jamais ça. C'est juste des dossiers. Ils sont moches, d'accord, mais... Tu es sûre que tu vas bien?

Juliette pianotait sur son bureau – rythme saccadé: *L'abeille, le ver à soie, le kermès, la cochenille, l'écrevisse, les cloportes, les cantharides, les sangsues...*

— Très bien, répondit-elle. Tu lis quoi, dans le métro?

Il y avait la vieille dame, l'étudiante en mathématiques, l'ornithologue amateur, le jardinier, l'amoureuse – du moins, Juliette la supposait amoureuse à sa respiration légèrement haletante et aux minuscules larmes qui perlaient à ses cils quand elle arrivait aux trois quarts de la romance qu'elle dévorait, d'épais volumes cornés à force d'avoir été lus et relus. Figurait parfois, sur la couverture, un couple enlacé sur fond rouge sang, ou la dentelle suggestive d'un balconnet. Le torse d'un homme nu, une chute de reins, un drap froissé ou deux boutons de manchettes, sobre ponctuation du titre soulignée par la barre gainée de cuir d'une cravache... et ces larmes qui, aux environs de la page 247 (Juliette avait vérifié en jetant un coup d'œil discret vers sa voisine) gonflaient entre les cils de la jeune fille, puis glissaient avec lenteur vers l'angle de sa mâchoire, tandis que les paupières se fermaient et qu'un soupir involontaire soulevait les seins ronds, moulés dans un petit top très sage.

Pourquoi la page 247 ? se demandait Juliette tout en suivant du regard un parapluie déployé qui filait sur le quai de

la station Duplex, abritant des rafales obliques toute une famille dont elle ne pouvait deviner que les jambes, petites jambes en velours marron, grandes jambes en jean, fines jambes en collant rayé. Que se passait-il, là, quelle émotion soudain surgissait, quelle déchirure, quelle angoisse serrant la gorge, quelle secousse de volupté ou d'abandon ?

Rêveuse, elle tapotait du bout des doigts la couverture de son propre livre, qu'elle n'ouvrait plus très souvent, trop absorbée par ses observations. Le volume format poche à la tranche tachée de café, au dos fendillé, passait de sac en sac, de la grande besace du mardi – jour où Juliette faisait ses courses en sortant de l'agence – à la pochette du vendredi, soir de cinéma. Une carte postale, glissée entre la page 32 et la page 33, n'en avait pas bougé depuis plus d'une semaine. Le paysage qu'elle représentait, un village de montagne se dressant dans le lointain au-dessus d'une mosaïque de champs aux tons brunis, elle l'associait maintenant à la vieille dame, celle qui feuilletait toujours le même recueil de recettes et parfois souriait comme si la description d'un plat lui rappelait une folie de jeunesse ; et parfois refermait le livre, posait dessus sa main sans bague et fixait, par la fenêtre, les péniches remontant la Seine ou les toits lustrés par la pluie. Le texte de quatrième de couverture était en italien, centré au-dessus d'une photo associant deux poivrons de belle taille, un fenouil dodu et un lobe de mozzarella dans lequel un couteau à manche de corne avait laissé un sillon rectiligne.

L'abeille, le ver à soie, le kermès, la cochenille, l'écrevisse, les cloportes, les cantharides, les sangsues... Carciofi, arancia,

pomodori, fagiolini, zucchini... Crostata, lombatina di cervo, gamberi al gratin... Des mots-papillons, qui voletaient dans le wagon bondé avant de se poser au bout des doigts de Juliette. Elle trouvait l'image nunuche, mais c'était la seule qui lui venait à l'esprit. Pourquoi des papillons, d'ailleurs? Pourquoi pas des lucioles, clignotant une poignée de secondes avant de s'éteindre? Quand avait-elle vu des lucioles? Jamais, en fait. Il n'y avait plus de lucioles, nulle part – elle le craignait. Seulement des souvenirs. Ceux de sa grand-mère, celle qui avait tricoté son écharpe. Et qui ressemblait à la vieille dame au livre de cuisine, même visage blanc et paisible, mêmes mains un peu fortes, aux doigts courts ornés, elles, d'une seule bague, l'alliance épaisse qui, année après année, avait creusé la chair jusqu'à la marquer irrémédiablement. La peau plissée, tavelée, recouvrait l'anneau, le corps digérait le symbole, se déformait à son contact. « Les lucioles, disait-elle, les lucioles sont des étoiles tombées. J'étais si petite encore que je n'avais pas le droit de veiller, et les soirs d'été étaient si longs! Pendant deux heures au moins, le jour passait à travers les fentes des persiennes. Il glissait doucement sur le tapis, remontait le long des barreaux de mon lit; et puis, d'un coup, la boule de cuivre vissée tout en haut se mettait à briller. Je savais que je ratais le plus beau, cet instant où le soleil plonge dans la mer, où elle devient comme du vin, ou comme du sang. Alors je faisais un nœud avec ma chemise de nuit, tu vois? Autour de la taille, bien serré. Et je descendais en me tenant à la treille. Un vrai petit singe. Et je courais jusqu'au bout du champ, là où on pouvait voir la mer. Ensuite, quand

il faisait bien noir, je me balançais sur la barrière qu'on laissait toujours ouverte, derrière la magnanerie... C'est là que je les ai vues. D'un coup, elles sont arrivées. Ou elles sont sorties de terre. Je ne l'ai jamais su. Silencieuses, en suspension dans l'air, posées sur les brins d'herbe... Je ne bougeais plus, je n'osais même plus respirer. J'étais au milieu des étoiles.»

Le métro ralentissait. Sèvres-Lecourbe. Encore trois stations, ou trois, ça dépendait des jours et de l'humeur de Juliette. Métal vibrant, signal. Soudain, elle se leva et franchit les portes à l'instant où elles se refermaient. Un pan de sa veste resta coincé entre les deux battants, elle le tira d'un coup sec et resta immobile, un peu haletante, sur le quai alors que la rame s'éloignait. Dans le gris matinal, quelques silhouettes filaient vers la sortie, emmitouffées dans de gros manteaux. Un matin de février, qui marchait pour le plaisir d'arpenter les rues en flânant, le nez en l'air, observant la forme des nuages ou, curieux, fouineur, le regard à l'affût d'une nouvelle boutique ou d'un atelier de poterie? Personne. Les gens allaient de l'espace bien chauffé de leur appartement à celui de leur bureau, buvaient un café, commentaient en bâillant les tâches du jour, les potins, les nouvelles – toujours déprimantes. Entre la station où Juliette descendait chaque jour et la porte de l'agence, il n'y avait qu'une rue à traverser. Une volée de marches, un bout de trottoir puis, à gauche, les vitrines d'un pressing, d'un tabac et d'un kebab. Dans celle du tabac, un arbre de Noël en plastique, encore chargé de guirlandes et de nœuds de papier brillant, commençait à prendre la poussière. Le

bonnet rouge à pompon blanc qui le coiffait, en guise d'étoile, pendait comme un linge mouillé.

Elle voulait voir autre chose. Juliette se dirigea vers le plan du quartier affiché en bout de station : en suivant la première rue sur sa droite, puis en tournant encore à droite à la deuxième intersection, elle n'en aurait pas pour plus de dix minutes. Une petite marche la réchaufferait. Elle ne serait même pas en retard – presque pas. De toute façon, Chloé ouvrirait l'agence. Cette fille était d'une ponctualité maladive, et M. Bernard, le gérant, n'arrivait jamais avant neuf heures et demie.

Juliette s'engagea dans la rue d'un pas rapide, puis se força à ralentir. Il fallait qu'elle se débarrasse de cette habitude de foncer droit devant elle, les yeux fixés sur le but à atteindre. Rien de palpitant ne l'attendait, rien : des dossiers à remplir et à ranger, une longue liste de démarches ennuyeuses, une visite ou deux peut-être. Les bons jours. Dire qu'elle avait choisi ce métier pour ça !

Pour le contact humain, comme le précisait l'annonce à laquelle elle avait répondu, le contact humain, oui, approcher les autres et lire dans leurs yeux leurs rêves et leurs désirs, les prévenir même, leur trouver un nid où ces rêves pourraient se déployer, où les peureux reprendraient confiance, où les déprimés souriraient à nouveau à la vie, où les enfants grandiraient à l'abri des vents trop forts qui malmènent et déracinent, où les vieux, les épuisés, attendraient la mort sans angoisse.

Elle se souvenait encore de sa première visite, un couple de trentenaires pressés, elle leur avait proposé un café

avant d'entrer dans l'immeuble, j'ai besoin de mieux vous connaître pour cerner vos attentes, avait-elle annoncé avec une assurance qu'elle était bien loin, à cet instant, d'éprouver. Cerner vos attentes, elle trouvait que la formule sonnait bien : elle l'avait lue dans le fascicule remis à chaque employé par la direction de l'agence, mais l'homme l'avait dévisagée, un sourcil haussé, puis il avait tapoté le cadran de sa montre d'un geste significatif. La femme consultait ses messages sur l'écran de son smartphone, elle n'avait même pas levé les yeux, même en montant l'escalier, tandis que Juliette, glacée, récitait la fiche apprise par cœur la veille au soir, pierre de taille et charme du style haussmannien, vous remarquerez le carrelage du hall, restauré en respectant les parties d'origine, calme absolu, vous avez l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, et voyez l'épaisseur du tapis sur les marches. Sa voix lui semblait venir de très loin, ridiculement aiguë, une voix de fillette qui joue à la dame, elle avait pitié d'elle-même, et une absurde envie de pleurer lui serrait la gorge. Le couple avait fait le tour de l'appartement, un trois-pièces sur cour, au pas de charge, tandis qu'elle s'essouffait à les suivre. Les mots s'envolaient, se bouscullaient, belle hauteur sous plafond, moulures cheminée de style beaucoup de rangements parquet en pointe de diamant c'est si rare, possibilité de créer une chambre supplémentaire, ou un bureau, en installant une mezzanine... Ils ne l'écoutaient pas, ne se regardaient pas, ne posaient aucune question. Bravement, elle avait tenté de les interroger, jouez-vous du piano, avez-vous des enfants ou...? Sans réponse, elle avait trébuché sur un rai de lumière qui

barrait une lame de parquet poudrée de poussière, sa voix de plus en plus lointaine, si ténue qu'il était impossible que quiconque, désormais, pût l'entendre : appartement traversant, très lumineux, le soleil dès neuf heures du matin dans la cuisine... Ils étaient déjà partis, elle courait pour les rattraper. Dans la rue elle avait tendu sa carte à l'homme, qui l'avait empochée sans y jeter un regard.

Elle savait déjà qu'elle ne les reverrait pas.

Un cri de mouette ramena Juliette à la réalité. Elle s'immobilisa et leva les yeux. L'oiseau, les ailes déployées, décrivait des cercles au-dessus de sa tête. Un nuage bas glissa sous lui, son bec, son corps disparurent ; ne restèrent que les pointes des ailes et ce cri qui résonnait entre les hauts murs. Il s'éteignit brusquement. Une rafale de vent fouetta le visage de la jeune femme, qui tangua. Dégrisée, elle regarda autour d'elle. La rue était morne, vide, bordée d'immeubles dont le crépi, strié de longues coulées d'humidité, s'écaillait. Qu'était-elle venue chercher là ? Elle frissonna, enfouit son nez dans sa grosse écharpe, et se remit à marcher.

— Zaïde !

L'appel semblait tomber de très haut, mais la fillette qui courait vers elle l'ignora ; souple et vive, elle plongea entre les jambes de Juliette et une poubelle renversée qui dégorgeait les plastiques destinés au recyclage, rassembla ses membres fluets et se remit à sautiller sur la chaussée glissante. Juliette se retourna pour la voir s'éloigner, jupe tournoyante, petit pull vert pré, deux nattes dansantes...

Christine Féret-Fleury a publié en 1996 son premier livre pour la jeunesse, *Le Petit Tamour* (Flammarion), suivi en 1999 par un roman, *Les vagues sont douces comme des tigres* (Arléa), couronné par le prix Antigone, puis par environ quatre-vingt-dix autres titres. Lectrice boulimique, elle aime tester à l'écrit tous les genres littéraires.

Christine Féret-Fleury

La fille qui lisait dans le métro

Que vous aimiez lire dans votre bain
ou par-dessus l'épaule de votre voisin,
laisser votre roman dans un wagon de métro
ou l'offrir à votre meilleure amie,
partager vos lectures en famille ou seulement à deux,
que vous collectionniez les marque-pages,
les éditions rares ou les « poches » d'occasion,
alors ce livre est fait pour vous...

Juliette prend le métro tous les jours à la même heure. La ligne 6, le métro aérien. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est observer, autour d'elle, ceux qui lisent. La vieille dame, le collectionneur d'éditions rares, l'étudiante en mathématiques, la jeune fille qui pleure à la page 247. Elle les regarde avec curiosité et tendresse, comme si leurs lectures, leurs passions, la diversité de leurs existences pouvaient donner de la couleur à la sienne, si monotone, si prévisible.

Jusqu'au jour où Juliette décide de descendre deux stations avant son arrêt habituel, et de se rendre à son travail en coupant par une rue inconnue ; un pas de côté qui va changer toute sa vie.